

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
; ; six mois, 14 ; ;
; ; un an, 25 ; ;

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C^e, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C^e pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

L'imprimerie et les bureaux du JOURNAL DE ROUBAIX sont transférés rue du Vieil-Abreuvoir, 25, (coin de la rue Nain).

Roubaix, 4 Juillet 1867.

Juarez a voulu marquer sa place dans l'histoire à côté des Cromwell et des Robespierre. Il s'est fait le bourreau d'un prince qu'une trahison lui a livré et dont le seul crime avait été de rêver la régénération d'un pays en proie à l'anarchie.

On n'a pas encore de détails précis sur les derniers moments de l'infortuné Maximilien, mais on sait qu'il est mort en prince, en soldat, en chrétien. C'est, dit-on, sur la place principale de Queretaro et le 19 juin qu'il a été exécuté.

Comme nous l'apprenait la dépêche que nous avons publiée dans notre dernier numéro, Juarez refuse de livrer le corps de Maximilien; raffinement de cruauté bien digne d'un tel monstre.

Voilà donc la fin de cette douloureuse épopée mexicaine : un empereur assassiné, une impératrice frappée de folie, le pays redevenu la proie des factieux. Quelle honte et quelle leçon !

La postérité dira sur qui doit retomber le sang de Maximilien; elle fétrira le parjure qui l'a trahi et les événements du Mexique resteront dans l'histoire du monde comme un souvenir de deuil et de désolation.

Le nouveau crime par lequel Juarez a couronné ses forfaits sera le signal de la ruine de la nationalité mexicaine. Mettant à profit l'indignation du monde entier, les Etats-Unis vont s'annexer le Mexique, et l'Amérique du Nord et ne formera plus qu'une vaste république, objet d'inquiétudes perpétuelles pour les Gouvernements européens.

Détournons un instant nos regards du triste spectacle qui nous est offert au-delà de l'Atlantique et reportons-les sur nos affaires intérieures.

Le discours prononcé lundi par l'Empereur est l'objet d'appréciations contradictoires. Pour notre part, nous devons applaudir aux belles paroles du souverain. Comme lui, nous aimons la paix; nous sommes fiers de la grande fête industrielle à laquelle la France convie le monde entier; nous sommes heureux des progrès matériels et moraux accomplis dans certaines parties du pays, espérant que bientôt nos grandes cités industrielles en ressentiront les effets; mais nous sommes quelque peu surpris d'entendre affirmer que la France est « prospère » alors que sous nos yeux le commerce et l'industrie subissent une crise terrible dont on ne prévoit pas encore la fin.

J. REBOUX.

On lit dans la Gazette officielle de Vienne, du 1^{er} juillet :

Fidèles à la promesse donnée par le gouvernement impérial de publier immédiatement après leur arrivée toutes les dépêches concernant le destin de S. M. l'empereur du Mexique, nous remplissons aujourd'hui un pénible devoir en reproduisant ci-dessous une série d'informations profondément douloureuses, que le gouvernement impérial vient de recevoir à l'instant même.

Le premier des télégrammes que nous publions ici a été expédié par M. Loosy, consul général d'Autriche, à New-York. Le voici textuellement :

Dépêche pour Vienne venant d'Amérique, remise le 30 (29) juin, à 2 heures 14 minutes du matin.

« J'ai reçu la dépêche suivante :

« Mexico, par la voie de la Nouvelle-Orléans, en date du 29 juin.
« Je reçois du chargé d'affaires autrichien de la nouvelle que l'empereur Maximilien a été condamné à mort, et qu'il a été fusillé le 19 à neuf heures du matin.
« Le président refuse de livrer son cadavre.
« L'Elisabeth est désignée pour le transport des Autrichiens de la Vera-Cruz.
« GROLLEN, capitaine de vaisseau.
« Signé: LOOSY. »

Le deuxième télégramme, transmis plus tard par l'ambassadeur autrichien à Washington, baron de Wydenbruck, est ainsi conçu :

Dépêche d'Amérique pour Vienne, remise le 29 juin, à 4 heures 35 m. du matin.

« Samedi. — J'annonce avec un sentiment d'horreur que je viens de recevoir à l'instant le télégramme suivant de la Nouvelle-Orléans :

« Le Vera-Cruz m'arrive la nouvelle télégraphique de la condamnation et la mort de l'empereur Maximilien. Juarez est en possession du cadavre.

« Cette dépêche est signée par le capitaine de vaisseau Groller; la nouvelle n'est pas encore connue au ministère des affaires étrangères. J'apprends, en outre, que Maximilien a été fusillé et que l'exécution a eu lieu le 19 juin à sept heures du matin.

« Signé: WYDENBRUCK. »

Comme les dépêches ci-dessus n'ont pas détruit entièrement l'espoir, si faible qu'il soit, d'une erreur commise, le gouvernement impérial autrichien a immédiatement avisé, par le télégraphe, l'ambassadeur impérial à Washington, le baron de Wydenbruck, d'avoir à recueillir les informations les plus précises sur la nouvelle en elle-même, sur tous les détails de l'événement qu'elle rapporte, et à en dresser un rapport immédiat.

Jusqu'à ce moment, la réponse n'est point parvenue. A Paris, également, où le gouvernement impérial s'était adressé dans le même sens, on n'a encore aucune information. La nouvelle de la destinée déplorable de l'empereur Maximilien a produit ici une impression d'autant plus profonde et pénible, que les derniers avis officiels tendaient à faire prévoir une tournure des choses favorable.

On écrit de Bruxelles :

« La dépêche de Vienne annonçant que Maximilien a été fusillé, le 19 juin, a causé ici une profonde sensation, qui a redoublé lorsqu'on a reçu un supplément extraordinaire de la Gazette de Cologne, apportant la même nouvelle et en affirmant l'authenticité. Il est vrai qu'un télégramme de Paris l'a démentie, mais d'une façon si vague qu'on a généralement pensé que ce démenti n'avait pour but que d'amortir l'effet de la funèbre nouvelle au moment des fêtes données à l'occasion de l'arrivée du sultan à Paris et de la distribution des récompenses obtenues à l'Exposition.
« Il faut dire cependant que la famille royale n'a encore rien appris directement d'une nouvelle qui la touche de si près.
« On paraît avoir renoncé à convoquer les Chambres en session extraordinaire

d'été. Cette session devait être consacrée à réorganiser l'armée, mais l'ajournement de la discussion sur le même objet en France aura pour effet de retarder ce débat chez nous. Tant mieux, car chaque fois qu'on touche aux bases d'organisation de notre régime militaire, c'est pour en accroître les proportions et par conséquent pour augmenter les charges qu'il impose au contribuable.

« Les préoccupations du jour se rapportent à l'invitation qui a été adressée par les volontaires anglais à nos gardes civiques. On croyait d'abord que 800 à 1,000 de ceux-ci seulement se rendraient à cet appel; mais les listes d'inscriptions viennent d'être closes et les portent environ 2,000 noms. En outre, de hauts fonctionnaires, des officiers de l'armée, les bourgeois-mestres et échevins des principales villes sont également invités aux fêtes brillantes qui seront célébrées à Londres et à Wimbledon, du 12 ou 21 juillet, en l'honneur de nos soldats-citoyens.

« Tout ce réunit pour donner à cette manifestation un caractère exceptionnellement remarquable. Le prince de Galles préside aux travaux du comité de réception des Belges et, obligé de se rendre à Paris pour la distribution des prix de l'Exposition, il a promis d'être de retour avant le 12. C'est le prince lui-même qui a fait le dessin de la médaille d'argent qui sera donnée à chacun des excursionnistes Belges. »

(Avenir national).

Nous lisons dans le Journal de Paris :

« Des trois orateurs qui ont pris la parole dans la séance de samedi, M. Garnier-Pagès est celui qui s'est le plus spécialement occupé de notre situation financière. Cette situation lui apparaît sous des couleurs un peu sombres, et les chiffres, du reste, viennent justifier le pessimisme de l'honorable député de la Seine. Rien n'est plus éloquent que les chiffres dans les discussions du genre de celle qui s'ouvre au Corps législatif. Un tableau très-succinct montrera mieux qu'un long article quel est l'état de nos finances :

» En 1863, le budget s'est élevé à 2,287 millions.
» En 1864, le budget s'est élevé à 2,256 millions.
» En 1865, le budget s'est élevé à 2,267 millions.
» Déficit, en 1863, 22 millions.
» 1864, 51 »
» Excédant, 1865, 22 »
» On voit que pour ces trois années, la

situation se liquiderait par un déficit de 51 millions, si comme l'a fait remarquer M. Garnier-Pagès, on avait employé les 22 millions de l'excédant de recettes de 1865 à combler une partie des déficits antérieurs. On en a employé 12 à établir la balance de 1866, et 10 seulement ont été consacrés aux déficits antérieurs, ce qui laisserait ces déficits à 63 millions, si les 10 millions en question n'étaient pas des obligations mexicaines ainsi qu'il a fait remarquer M. Garnier-Pagès. On voit donc que nous arrivons jusqu'à l'année 1867 avec un déficit considérable.

» Quant au budget de 1867, la demande d'un crédit supplémentaire, déposé au dernier moment, détruit l'équilibre de ce budget et porte le déficit à 220 millions.

« C'est dans ces conditions qu'on présente le budget de 1868. Il est de 2,128 millions. Ce chiffre sera-t-il couvert par celui des recettes? L'honorable député de la Seine insiste sur ce point que la commission établit la balance du budget avec un excédant de 153,000 fr. ! Nous partageons les doutes de M. Garnier-Pagès sur l'avenir réservé à ce minime excédant; nous craignons fort qu'il ne disparaisse dans le budget rectificatif et dans des demandes de suppléments de crédits.

« Comment combler les déficits et rétablir l'équilibre du budget? M. Garnier-Pagès a montré qu'on ne peut guère avoir recours à l'impôt qui est déjà de 1965 millions, chiffre qui nous inquiète quand nous nous rappelons que le revenu de toutes les richesses mobilières et immobilières du pays est de 41 milliards environ, et que l'impôt en prélève déjà le cinquième. Recourir à la dette flottante est assez périlleux, même quand ce recours ne serait que provisoire. En effet, cette dette a suivi la progression suivante :

1849.....	318 millions.
1852.....	614 »
1866.....	892 »
1867.....	886 »

Mais à ces 886 millions... ci 886 mil. les suppléments de crédit ajoutent..... 158 »

Le montant des dépôts aux caisses d'épargne qui doivent être considérés comme dette flottante, est de..... 370 »

Le total de cette dette est donc 1,414 »
» Un milliard 414 millions, voilà l'état actuelle de notre dette flottante, d'après les documents incontestables cités par le député de la Seine. Aussi comprenons-nous qu'il ait demandé à M. Rouher quel était son programme financier. Nous croyons que tous ceux qui ont à cœur la

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 5 JUILLET 1867.

— 6 —

L'ANGE DES FRONTIÈRES

— III —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 3 juillet).

Le nouveau venu, de son côté, était absolument dans la même situation; car, lui aussi, se croyait seul, et, en s'apercevant de la présence d'un étranger, il avait pris les mêmes précautions. Pendant deux heures, ils employèrent ainsi tous les stratagèmes, toutes les manœuvres, tous les artifices mis en œuvre par leurs pères en semblable occurrence. Ils rampaient dans les herbes, se cachaient, avançaient, se retiraient, faisaient tous deux toutes les feintes imaginables pour ne pas se laisser voir mutuellement. Aussi Dick en était-il arrivé à cette conclusion:

que l'adversaire qu'il avait devant lui était un vrai chasseur, et que, si c'était un Indien, il était tout à fait digne de se mesurer avec lui. Mais le tact exquis et l'adresse infinie qu'il déployait lui firent bientôt soupçonner qu'il avait affaire à un blanc. Il se relâcha donc un peu de ses précautions, et, sautant d'un arbre pour en gagner un autre, il s'aperçut qu'il n'avait pas complètement réussi, et il se demandait s'il n'allait pas recommencer le mouvement manqué, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom.

« Tire sur moi, si tu n'es pas Dick Dingle! Eh bien! tu ne sors pas de ton trou pour donner la patte à ton vieil ami! »
En ce moment Jim Peterson s'avança d'un pas assuré!

« Vrai, j'aurais dû reconnaître ta vilaine figure; mais d'où diable viens-tu donc? »
Et les deux amis se pressèrent la main avec effusion. — Tous deux avaient servi sous le général Saint-Clair. Ils avaient couru ensemble tous les dangers imaginables et ils étaient les héros des exploits les plus miraculeux. Et si nous ajoutons qu'ils ne s'étaient pas vus depuis six ans, le lecteur comprendra aisément qu'ils se livrèrent à la joie la plus vive, et échangeaient les remarques et les souvenirs les plus agréables et les plus affectueux. Leur ressemblance était frappante; au service,

on les avait souvent pris pour deux frères, et bien souvent confondus l'un avec l'autre. Les Shawnees, qui ne les connaissaient que trop, les appelaient « les grands couteaux doubles. » Tous deux étaient grands, musculeux, bien bâtis, droits comme une flèche, tous deux avaient la barbe longue et fine, et comme pour augmenter la difficulté de les distinguer, ils s'habillaient exactement l'un comme l'autre. Les seuls différences qui existaient entre eux ne pouvaient se reconnaître que de bien près, et avec beaucoup d'attention. Dick avait les yeux petits et noirs et le nez aquilin, tandis que Jim avait le nez grec et les yeux d'un gris clair.

« Eh bien! Dick, que fais-tu dans ces parages? demanda Peterson.

— Je suis envoyé ici par le vieil Antoine, comme tu pourras le voir, et je viens de reconnaître ce bateau là-bas. Mauvaise affaire, Jim, mauvaise affaire.

— Oui; seulement, si tu l'avais vue, tu pourrais en parler.

— En saurais-tu quelque chose?... Qui étaient les malheureux qu'on a massacrés?... Quand cela s'est-il passé?... Comment est-ce arrivé?... Qui a fait la chose?... demanda Dick coup sur coup et avec une véhémence volubilité.

— J'étais à bord de ce bateau, et le seul qui ait sauvé ma chevelure.

— Le seul, Jim?...

— Le seul. Et quand! je fus hors du bateau, la première chose que je fis, ce fut de me tâter la tête pour me convaincre que mes cheveux y adhéraient encore. Car, je t'assure, j'en doutais beaucoup. Oui, mon cher, le seul. J'ai fait le plongeon, sans quoi!...

— Comment, tu étais à bord, et ils ont réussi dans leur stratagème.

— Oui; je n'ai pu les empêcher. Et Jim raconta en peu de mots ce que nous avons nous-même raconté au lecteur.

« Mais, dis-moi : ce renégat de Mac Gable était mêlé à tout cela? »

— C'est lui-même qui a tout conduit; mais un autre coquin qu'ils avaient pris à bord là-haut, près du Kanawha, a décidé les pauvres fous à s'approcher de la rive.

— N'était-ce pas un gros courtaud? — C'est cela même.

— Alors, ce doit être Peie Gammoek, je le connais. Il joue le même jeu depuis trois ou quatre ans avec Mac Gable. Voici son plan : il remonte la rivière et se fait prendre à bord du bateau en se donnant pour un chasseur qui a besoin de descendre la rivière jusqu'aux Trois-Iles, à Maysville, ou à l'un des forts. Aussitôt reçu à bord, il gagne la confiance de l'équipage, et lorsque Mac Gable appelle, il

persuade aux malheureux passagers d'aborder.

— Eh bien! mon cher, il ne le fera plus.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai réglé son compte aussitôt qu'il a avoué le tour qu'il venait de jouer à ces malheureux blancs dont le sort cruel me navre le cœur. Rien que d'y penser, vois-tu, les larmes m'en viennent aux yeux. Figure-toi qu'il y avait parmi eux une jeune fille... Oui, tiens, je pleure, et je n'en suis pas honteux, encore. Dire qu'il a fallu que je l'abandonne là, mourante sur le pont, car au moment où je faisais le plongeon, ces diables étaient à l'abordage.

Peterson, en parlant ainsi, se cachait les yeux qu'il essayait avec la manche de sa blouse, et Dingle, par respect pour sa douleur, gardait le silence. Puis, après une pause, il reprit :

« Peut-être n'est-elle pas morte. Jim, peut-être les Peaux-Rouges l'ont-ils emmenée avec eux.
— Non, ils ne l'ont pas emmenée; elle doit être là quelque part dans la rivière, car, les cannibales, ils les ont tous passés au tomahawk. J'aurais bien quelque espérance qu'elle pouvait se trouver parmi eux; je les ai suivis pour m'en assurer. J'ai vu tous ces Indiens damnés et Mac Gable avec eux. Ils avaient beaucoup de